



Dans les coulisses de la correspondance de Ghelderode

COMMUNICATION DE ROLAND BEYEN

A LA SEANCE MENSUELLE DU 14 AVRIL 2012

Notre secrétaire perpétuel vivait depuis des mois, comme moi, dans la conviction que le 1^{er} avril 2012, le jour du cinquantième anniversaire de la mort de Ghelderode, je pourrais vous offrir le tome X et l'*Index* des dix tomes (onze volumes) de mon édition de la *Correspondance de Michel de Ghelderode*. Lorsque je lui annonçai que Marc Quaghebeur, le directeur de la collection « Les Archives du Futur », venait de m'apprendre que je ne pourrais vous apporter ce double cadeau qu'après les grandes vacances, Jacques me répondit que ce retard ne m'empêchait nullement de prononcer aujourd'hui, 14 avril, mon *Making of* puisque j'avais déposé le manuscrit de mon tome X le 16 août 2011 et que je n'attendais plus que sa mise en pages pour achever l'*Index*. Je vous présente donc le *Making of* d'un ouvrage qui n'est pas achevé.

Je ne vous lis d'ailleurs que quelques extraits du *Making of* que je promets depuis des années, la première fois à Jean-Luc Outers, à la Foire du Livre, en présence de Jacqueline Harpman. « Roland, tu devrais écrire un livre sur ta passion pour Ghelderode », me disait Jean-Luc. Il ne pensait donc pas à un *Making of* de mon édition de la correspondance, mais de tous les ouvrages, articles, discours et entretiens que j'avais déjà consacrés à ma « passion ». En outre, il voulait savoir par quelles mystérieuses voies un enfant de pêcheur flamand était devenu professeur de littérature française et avait consacré la moitié de sa vie à l'étude d'un seul auteur. Je promis de m'y atteler après mon éméritat et je m'y suis mis à plusieurs reprises, mais les échéances de la correspondance m'empêchèrent de faire plus que de brèves esquisses.

N'ayez pas peur, chers consœurs et confrères, je respecterai la « bonne demi-heure » qui m'est impartie. Je m'en tiendrai à quelques anecdotes relatives à l'entreprise folle que je suis sûr le point de terminer : je résumerai d'abord les péripéties qui sont à l'origine de mon coup de foudre pour Ghelderode, puis celles qui m'ont permis d'entrer et de m'attarder dans les coulisses de sa correspondance.

Mon père avait quatorze ans et demi lorsque son père l'obligea à le suivre sur son chalutier à voiles, le P. (La Panne) 93, et de devenir pêcheur comme lui. Comme personne n'avait jamais fait d'études dans la famille, mon père trouvait que je n'avais qu'à suivre son exemple, mais il patienta jusqu'à mes dix-sept ans pour venir me chercher au collège d'Ostende, où je terminais la classe de poésie, afin que, comme mon frère Daniel, je le suive sur son propre bateau qui, sans moi, risquait de faire faillite. Il ordonna, pria, supplia, cria, menaça, mais je refusai de le suivre. J'étais persuadé que, même avec moi et mon frère à bord, mon père allait faire faillite (ce qui fut d'ailleurs le cas peu après, le 11 novembre 1952). Je voulais à tout prix faire des études supérieures, devenir médecin ou philologue germanique.

Un an plus tard toutefois, début juillet 1953, le jour où les élèves de rhétorique du collège d'Ostende annoncèrent solennellement à Bredene, devant la chapelle Notre-Dame des Dunes, quelles études ils avaient l'intention d'entreprendre, je provoquai une sorte de coup de théâtre : à la grande stupéfaction de mes condisciples, j'annonçai que j'allais... devenir prêtre. La veille, pendant l'étude du soir, souffrant du complexe de culpabilité que les prêtres, à cette époque, inculquaient subtilement aux bons élèves qui n'envisageaient pas de devenir prêtre ou, faute de mieux, médecin, j'avais brusquement éprouvé le besoin d'aller demander conseil à l'abbé Jos. Verhelle, mon confesseur et le professeur qui m'avait révélé Gezelle, Rilke et surtout Baudelaire. Il réussit à me persuader que si je n'entrais pas au séminaire, je ne serais pas heureux dans le mariage car ma femme, comme d'ailleurs n'importe quelle femme, n'allait pas tarder à me décevoir. Les prêtres de mes collègues n'étaient pas féministes. Ils préféraient les jeunes garçons.

En septembre 1953, j'entrai donc au séminaire de Bruges, après plusieurs examens d'entrée, dont le plus impressionnant était celui où l'évêque Monseigneur Emiel-Jozef De Smedt, entouré de ses chanoines, me fit traduire en néerlandais

une page de Tacite. Je fus admis, moi et quarante-six autres aspirants au sacerdoce.

Je terminai la première année de philosophie premier de ma classe, de sorte que le président du Séminaire, Monseigneur Maurits De Keyzer, m'annonça que l'évêque m'envoyait à l'Université de Louvain pour y faire la philosophie. Je lui répondis que le séminaire m'avait déçu et que je doutais de ma vocation. « Dans ce cas, répondit-il, faites la philologie romane. Nous avons besoin de romanistes pour nos collègues et tous ceux que nous avons envoyés à Louvain pour y faire la romane sont rentrés bredouilles. Mais vous allez réussir. Et si jamais vous décidiez de renoncer à la prêtrise, vous auriez un diplôme qui vous permettrait de trouver immédiatement du travail. »

Le 1^{er} septembre 1954, j'entrai au Séminaire Léon XIII de Louvain, un des seuls de mon année à ne pas porter de soutane. Le président, Gerard Verbeke, mon futur professeur de métaphysique, essaya de me convaincre de faire comme les autres, sans doute pour me protéger contre les charmes des romanistes de l'autre sexe. Je répliquai que je ne mettrais de soutane qu'à la fin de la première candidature. Il s'inclina, à son corps défendant.

J'avais eu raison de refuser la soutane. Je tombai rapidement amoureux de plusieurs filles de mon cours. Je découvris à la bibliothèque du séminaire *Het volkomen huwelijk* du célèbre gynécologue néerlandais Th. H. Van de Velde, mais je le lus en traduction : *Le mariage parfait. Étude sur sa physiologie et sa technique*. C'est ainsi que j'appris le français et bien des choses que j'ignorais, que j'avais toujours souhaité connaître mais que je n'avais jamais osé demander à personne.

Le 24 décembre, j'annonçai à Monseigneur De Keyzer que je quittais le séminaire, mais que je désirais continuer la romane. Je lui remis les 10 000 francs que j'avais recueillis en mendiant de porte à porte pour le « Sint-Pieterspenning », l'association qui s'occupait des vocations tardives. Le généreux monseigneur me les rendit, disant : « Vos parents refuseront de payer vos études. Voici les 10 000 francs. Ils vous permettront de survivre jusqu'à la fin de l'année académique. Si vous obtenez une distinction, en première session, vous aurez droit à une bourse pour la deuxième candidature. »

À Nieupoort, une heure avant la messe de minuit, j'annonçai à mon père que j'avais quitté le séminaire. Furieux, il s'exclama : « Que diront les gens ? Tu seras

donc pêcheur comme moi. Je ne te donnerai pas un sou ! » Je répondis que je me moquais de ce que diraient les gens, que je ne serais pas pêcheur, que je retournerais à Louvain et que j’y travaillerais pour payer mes études. Je retournai à Louvain en passant par Ostende, pour y acheter à la Librairie Corman le fameux rapport Kinsey, dont je savais qu’il allait me délivrer du grave complexe de culpabilité que les prêtres m’avaient inculqué au collège. Pour perfectionner mon français, je l’achetai en traduction : *Le comportement sexuel de l’homme*. Le 16 juillet 1955, je rentrai à Nieupoort, fier de ma distinction, mais la seule chose qui intéressait mes parents, c’était que je les aide « Au bon accueil / In de welkom », la poissonnerie de ma mère. Je passai le reste des grandes vacances à éplucher des crevettes, à filer des plies et des soles, à livrer des commandes à domicile et surtout à ranger, dans une petite cave mal éclairée et glaciale, dans de grands bacs en bois remplis de morceaux de glace, les poissons qui arrivaient et à y chercher ceux dont on avait besoin au magasin.

Au début de ma seconde candidature, mes parents reçurent un chèque de 18 000 francs, le montant de la bourse que le Ministère de l’Éducation nationale m’accordait. Comme je ne pouvais pas le toucher moi-même, ma mère m’accompagna à la poste de Nieupoort, signa et empocha l’argent, dont elle avait besoin, disait-elle, pour le ménage. Elle ne me donna même pas de quoi payer mon retour à Louvain. Je fis donc de l’auto-stop. Je fis de même au début de ma 1^{re} licence (22 000 francs) et au début de la seconde (25 000). Pour payer mes études, je travaillais presque tous les jours à l’Alma, le restaurant universitaire. Deux heures à midi me rapportaient un ticket de 24 francs ; deux heures le soir un ticket de 21 francs. Parfois j’utilisais ces tickets pour manger. Souvent, je les vendais afin de m’acheter un livre ou un ticket de cinéma ou de théâtre. Le 19 juillet 1956, je rentrai à Nieupoort avec une grande distinction. Mes parents ne me demandèrent même pas si j’avais réussi. Ils étaient fâchés parce que je rentrais si tard alors qu’ils avaient tant de travail. Je n’avais pas seulement réussi : j’avais pris goût à la recherche car ma distinction en première candidature m’avait permis d’entamer mon mémoire de licence dès le début de la deuxième candidature.

J’avais choisi comme promoteur le professeur Joseph Hanse, qui était seul, à cette époque, à encourager et à aider les étudiants flamands. Chaque semaine il nous consacrait une heure pendant laquelle il nous apprenait à utiliser son

Dictionnaire des difficultés grammaticales et lexicologiques, la première mouture, datant de 1949, de l'ouvrage qui deviendrait en 1983 l'incontournable *Nouveau dictionnaire des difficultés du français moderne*, que j'ouvre encore tous les jours. Monsieur Hanse avait accepté avec enthousiasme le sujet qui je lui avais proposé : *L'image de la Flandre dans la littérature française*, mais il ne le dirigeait pas lui-même, confiant ce soin à son jeune assistant Michel Otten, très compétent, mais sévère. Il n'intervint que pour me permettre de limiter mon sujet à *La Campine dans les lettres françaises de Belgique*, dont le résultat final l'enchantait. Après la soutenance publique et la délibération, qui me valut la plus grande distinction le 10 octobre 1959, il me conseilla de reprendre mon sujet initial, *L'image de la Flandre dans la littérature française*, cette fois-ci comme thèse de doctorat. Je m'y attelai pendant mon service militaire à la Caserne Rolin. Je me mariaï le 1^{er} août 1960. Le 1^{er} septembre, je devins professeur de français au Sint-Jozefscollege de Woluwe-Saint-Pierre (l'actuel Collège Jean XXIII) et le 1^{er} septembre 1961, grâce à M. Hanse, professeur de français à l'École de régents Saint-Thomas. Je n'oubliais pas ma thèse, mais ces lourdes charges ne me laissaient que peu de temps et le sujet m'intéressait de moins en moins.

Le dimanche 1^{er} avril 1962, la radio annonça la mort de Michel de Ghelderode. Je le connaissais mal, mais je me souvenais du vibrant éloge que M. Hanse avait fait de lui dans son cours de Littérature française de Belgique et de l'enthousiasme avait lequel j'avais applaudi *Pantagleize*, représenté en janvier 1958 par mes copains de Louvain. Le 2 avril, je découvris dans la vitrine d'un bouquiniste de la rue Saint-Jean une demi-douzaine d'éditions originales de Ghelderode. J'achetai tout. Je lus tout. Ce fut le coup de foudre. Les jours suivants, je dévorai les cinq tomes du *Théâtre* parus chez Gallimard et, de plus en plus enthousiaste, *Les entretiens d'Ostende*.

Quelques mois plus tard, je demandai à mon promoteur l'autorisation de changer de sujet. Le 15 décembre, il adressa à Mme de Ghelderode une chaleureuse lettre de recommandation. Le 11 janvier 1963, la veuve me reçut à bras ouverts, car elle se sentait très seule. Le 27 mars, elle m'invita à l'accompagner à l'Athénée de Schaerbeek, où les élèves de rhétorique représentaient *Le Ménage de Caroline* dans l'adaptation de Jacques De Decker, qui avait fait son travail de fin

d'études sur Ghelderode et qui jouait le rôle de Pierrot. Le 6 avril, je conduisis Mme de Ghelderode à Ostende, où la Ville rendait hommage à son mari pour le remercier des quelque 250 livres qu'il avait offerts à la Bibliothèque en décembre 1961. J'eus la chance d'y faire la connaissance de Jean Francis, l'auteur de *Michel de Ghelderode. Dramaturge des pays de par-deçà* (1949). Très intimidé, je lui confiai que je préparais une thèse de doctorat sur Ghelderode et que je serais très heureux s'il pouvait m'accorder un entretien. « Un entretien, me répondit-il, pourquoi faire ? J'ai tout dit. »

Cette réponse ne m'empêcha pas de multiplier mes visites à Mme de Ghelderode, qui me dit pis que pendre de Francis, avec qui son mari avait rompu en janvier 1953 et qu'il n'avait plus voulu revoir que pendant quelques mois en 1956. Ayant perdu ce « fils adoptif », Mme de Ghelderode comptait sur moi. Elle me téléphonait souvent pour me demander de lui tenir compagnie. Je me rendis rue Lefrancq à Schaerbeek dès que j'avais préparé mes cours du lendemain pour Saint-Thomas et, à partir du 1^{er} septembre 1963, pour l'École des Cadets de Laeken. J'avais donné ma démission à l'École de régents gérée par les Frères des Écoles chrétiennes (les « slabberdoekjes ») parce que le préfet des études, le Frère Marcel, exigea que je donne la moitié des points à tous les étudiants que j'avais interrogés.

Parfois je n'arrivais chez Mme de Ghelderode qu'à 10 heures du soir. Elle était très heureuse de me voir car elle avait peur, toute seule. Elle craignait aussi certaines visites, par exemple de celle de Léon Smet qui, avant de devenir le père du futur Johnny Hallyday, avait monté plusieurs pièces de Ghelderode à Paris, sous le pseudonyme de Jean Michel, notamment *Magie Rouge* en décembre 1938 avec, dans le rôle de Sybilla, sa seconde femme, Jacqueline Harpet, la future épouse d'Alain Trutat. Redevenu Léon Smet, il venait de temps à autre demander de l'argent, pour boire. Mme de Ghelderode me chargeait alors de lui donner un billet de vingt ou de cinquante francs. D'habitude, elle me racontait les événements de la journée ou bien me faisait des confidences sur sa vie avec et sans Michel. Généralement elle s'endormait vers 23 heures, après m'avoir permis d'examiner la bibliothèque de son mari, où elle avait soigneusement classé ses livres, ses manuscrits, les lettres qu'il avait reçues et conservées. Je travaillais fiévreusement, aussi longtemps qu'elle dormait, pendant une heure, pendant plusieurs heures, une fois même jusqu'à 4 h du matin. Je copiais des manuscrits

entiers et des extraits de lettres adressées à son mari, sans oublier les adresses des correspondants auxquels j'espérais rendre visite.

Mme de Ghelderode n'avait pas seulement besoin de moi pour lui tenir compagnie, mais également pour lui servir de chauffeur. Elle me pria souvent de la conduire au cimetière de Schaerbeek où les dépouilles de son mari reposaient dans un caveau d'attente, en attendant qu'elle trouve les moyens de payer une tombe digne de lui. Souvent elle était accompagnée de son frère Joseph qui, chaque fois, frotta longuement le cercueil, qui se trouvait sur deux chaises et dont il s'efforçait de faire reluire le vernis. Cette attente dura jusqu'au 12 décembre 1963. Mme de Ghelderode avait refusé en avril d'accepter la proposition de la Ville d'Ostende d'enterrer son mari à Mariakerke, à côté de James Ensor. Cette solution aurait été moins chère et aurait certainement bénéficié à la mémoire de Ghelderode, mais il est vrai que Michel avait toujours souhaité être enterré au cimetière de Schaerbeek, le « Père-Lachaise » belge.

Le 22 novembre, ma femme et moi conduisirent Mme de Ghelderode à Paris pour y assister à la reprise de *L'École des Bouffons* au Théâtre 347 de Marcel Lupovici. Quelques jours plus tard, le 4 décembre, j'eus la chance d'interroger Johan de Meester, le célèbre metteur en scène du Vlaamsche Volkstoneel, le créateur d'*Images de la vie de Saint François d'Assise* en 1927 et de *Barabbas* en 1929. Il était à Gand pour y donner deux représentations de *De rondgang van Maaier Makaber*, l'adaptation par Remco Campert de *La Balade du Grand Macabre*. Ces deux spectacles m'inspirèrent mon premier article sur Ghelderode : *Einde van Ghelderodes vagevuur in het verschiet ?* [Fin du purgatoire de Ghelderode ?], paru dans l'hebdomadaire *De Spectator* le 14 décembre 1963.

Entre temps, je rendais assidûment visite aux amis de Ghelderode dont j'avais lu les lettres : une dizaine en 1963, une vingtaine en 1964, une dizaine en 1965. La plupart de ces visites furent intéressantes, certaines passionnantes, d'autres décevantes ou fastidieuses. Je réserve pour la version complète de mon *Making of* l'histoire des rôles qu'il m'a fallu jouer pour sauver quelque 7 000 missives de Ghelderode. Je fus chauffeur, traducteur, précepteur, garde-malade, garde d'enfants et de veuves.

Plusieurs de ces correspondants étaient des écrivains et n'en finissaient pas de me faire l'apologie de leurs œuvres, qu'ils croyaient souvent plus géniales que celles

de Ghelderode. Avant qu'ils ne me donnent accès à ses lettres, il me fallait lire et commenter *leurs* pièces, *leurs* poèmes, *leurs* romans, *leurs* manuscrits. Après avoir relu les lettres de Ghelderode pour en écarter celles dans lesquelles il ne les flattait pas, ils m'en lisaient des extraits. Après plusieurs visites, ils me permettaient de copier quelques phrases, puis quelques lettres intégrales, et ils finissaient généralement par me procurer des photocopies. Les personnes les plus lentes à m'aider étaient certaines veuves, seules, heureuses de recevoir un homme jeune qui s'intéressait à leur mari et qui, parfois, savait sur lui des détails qu'elles ignoraient. Aussi ne me donnaient-elles les lettres qu'au compte-gouttes. Il y avait des exceptions. Certaines veuves m'offraient des lettres. L'une d'elles, de vingt ans mon aînée, apprenant que je vivais momentanément sans femme, eut un jour la générosité de s'offrir tout entière.

Le 2 février 1965, j'assistai avec Mme de Ghelderode et ma femme, à l'Opéra-Comique de Paris, à la reprise de *Hop Signor !*, drame lyrique de Manuel Rosenthal, créé au Capitole de Toulouse le 24 mars 1962, une semaine avant la mort de Ghelderode. La reprise à Paris donna lieu à un « chahut monstre » au 3^e acte, lorsque la belle cantatrice Jacqueline Brumaire, interprétant le rôle de Marguerite, entrouvrit son manteau de fourrure et apparut en maillot collant couleur de chair, demandant : « Qui veut d'une femme ? »

Après cette date, je fus obligé d'espacer mes visites à Mme de Ghelderode, surtout à partir du 1^{er} octobre 1965, quand l'Université de Louvain me chargea du cours d'Explication d'auteurs français dans la succursale qu'elle venait de fonder à Courtrai. Combiner ce cours avec la rédaction de ma thèse n'était pas facile, d'autant plus que la découverte à Paris, grâce à Alain Trutat, de la version originale des *Entretiens d'Ostende* m'obligeait à retravailler entièrement mes premiers textes : la confrontation de la version orale de 1951 avec l'édition « tripatouillée » de 1956 me mettait sur la piste d'un tout autre Ghelderode, beaucoup plus complexe. Le 28 avril 1966, je découvris chez Mme de Ghelderode les copies sténotypées des *Entretiens*. Le lendemain, elle me les offrit, croyant qu'elles me permettraient de prouver que son mari avait été victime, à Ostende, d'inquisiteurs malveillants. Ma découverte était tellement importante que j'y consacrai une partie importante des cent premières pages de ma thèse. Je les

soumis à M. Hanse pendant l'été 1966. Deux jours plus tard, il me les rendit, très enthousiaste, mais il me posa la question : « Que préférez-vous : être lu par cinq spécialistes ou par quelques milliers de personnes qui s'intéressent au théâtre et à la littérature ? » – « Je préfère évidemment la deuxième alternative » – « C'est ce que je pensais. Récrivez donc vos pages, capitales, sur *Les entretiens d'Ostende* et pensez constamment, désormais, à vos futurs lecteurs. »

Fort de cet excellent conseil, je consacrai toute l'année 1967 à mes cours à Courtrai et à la rédaction de ma thèse, au point que la scission déplorable de l'Université de Louvain me surprit comme un coup de tonnerre dans un ciel serein. En effet, le 6 décembre, j'assistai à l'ouverture solennelle des fêtes célébrant le second lustre de l'existence du VRK (Vlaamse Romanistenkring / Cercle des Romanistes flamands). Le lendemain Claude Pichois, professeur à l'Université de Bâle, donna une conférence sur *Baudelaire ou la difficulté créatrice*. L'apothéose était prévue pour le 16 janvier 1968 : un récital du baryton John Shirley-Quirk, mais il n'eut pas lieu car ce jour Louvain fut le théâtre d'une tragédie, ce qui est difficile à croire lorsqu'on regarde le programme du lustre et plus particulièrement la composition du Comité d'honneur : Mgr. Albert Descamps, Recteur Magnifique, le professeur Edward Leemans, commissaire général, le professeur Piet De Somer, prorecteur de Leuven-Nederlands (Louvain Flamand) et président du Comité, Mgr. Louis De Raeymaeker, prorecteur honoraire, ainsi que tout le Conseil académique de Leuven-Nederlands et tous les professeurs et assistants francophones et flamands qui s'occupaient des romanistes à Louvain ou à Courtrai. Ce document est un des derniers témoignages de l'université unitaire.

Que s'était-il passé ? Le 15 janvier, le Conseil académique de Louvain-Français avait publié son plan d'expansion, soulignant son intention de rester à Louvain. Le lendemain avaient éclaté de violentes bagarres. Le 17, les étudiants flamands avaient cessé d'assister aux cours. Ces grèves durèrent jusqu'à la chute du gouvernement, le 7 février. Quelques jours plus tard, M. Hanse me fit savoir que ses collègues francophones avaient décidé de se retirer des candidatures dès le 1^{er} octobre et que le 1^{er} avril était l'échéance inéluctable de la remise de ma thèse et le 31 mai celle de ma soutenance.

Comme si ces malheurs ne suffisaient pas, le 6 avril meurt à Bruxelles le graveur Jac Boonen, de tous les amis de Ghelderode celui auquel je suis le plus

attaché. Le vendredi 24 mai, rentrant de Courtrai, j'apprends la terrible nouvelle que mon frère Daniel, âgé de 31 ans, est mort inopinément à Dublin. L'enterrement a lieu le 28, mais il m'est impossible d'y accompagner mes parents. Ils rentrent à Louvain le 29 et y assistent, inconsolables, à ma soutenance le 31. Fiévreux et très nerveux pendant mon exposé sur ma méthode et sur l'apport de ma thèse, je retrouve heureusement mon sang-froid dès que j'entends les questions des membres du jury, composé des professeurs Joseph Hanse, Raymond Poulliart, Michel Otten, André Sempoux et Guy Muraille. Avant de se retirer pour la délibération, M. Hanse, président du jury, s'adresse au public : « Je ne sais pas si nous pourrions accorder à Monsieur Beyen le titre de docteur. Mais qu'importe : il gagnera toujours sa vie comme détective ou comme auteur de romans policiers. » La délibération ne dure que quelques minutes. M. Hanse a la joie d'annoncer que j'ai réussi avec la plus grande distinction.

Le 1^{er} octobre, nommé chargé de cours, je succède à mon promoteur, dont je reprends les cours d'Explication d'auteurs français en première et en seconde candidatures, en attendant que je reçoive également, le 1^{er} octobre 1969, ses deux cours de licence : Explication approfondie d'auteurs français et Littérature française de Belgique. Après avoir été l'élève de Joseph Hanse, je suis désormais son collègue et son ami. En novembre 1969, je fonde un Centre de littérature française de Belgique. Malgré toutes ces nouvelles charges, je ne cesse d'améliorer ma thèse. Je cherche un éditeur, mais un collègue me montre dans le hall de la Faculté une affiche selon laquelle la Section philologique de l'Académie royale de langue et de littérature françaises demande pour 1970 une étude historique du théâtre de Michel de Ghelderode. C'est évidemment M. Hanse qui a proposé ce sujet de concours. Il ne m'en avait jamais parlé et l'avait complètement oublié. Je dépose mon manuscrit le 16 janvier 1970. Le 13 juin, M. Hanse m'apprend que ma thèse est couronnée et sera publiée par l'Académie. Elle paraît le 26 avril 1971.

J'envoie un exemplaire à Mme de Ghelderode. Dans la dédicace, je la remercie chaleureusement pour sa confiance et son aide et je la prie de me signaler mes erreurs pour que je puisse les corriger en cas de réédition. Elle ne me répond pas, mais elle confie à des amis communs qu'elle n'a lu que les vingt premières pages et qu'elle ne veut plus jamais me voir.

Cette réaction m'oblige à m'attarder un instant sur la publication imminente (?) aux éditions Racine du « récit » de Josyane Vandy intitulé *Jeanne et Michel. Ni moi sans toi ni toi sans moi*. Je ne suis nullement convaincu par cette idéalisation de Jeanne de Ghelderode, promue « Une vraie femme d'artiste ». Si Vandy avait passé une heure avec Jeanne, elle n'aurait certainement pas choisi comme sous-titre « *Ni moi sans toi ni toi sans moi* », le célèbre vers de Marie de France. Je n'ai pas envie de faire ici un compte rendu du « récit » de Vandy, mais avant d'en venir aux deux passages où elle fait parler Jeanne de moi, je voudrais dire combien je suis agacé par les innombrables citations que la journaliste m'emprunte. Elle a l'honnêteté de les placer entre guillemets, mais toujours sans indication de source et souvent sans référence au nom du correspondant et à la date précise. En la lisant, je suis constamment tenté d'aller vérifier ces citations. Elles sont généralement correctes, mais pas toujours. À la page 120, par exemple, je découvre une citation non datée, concernant la mort tragique du fils de Franz Hellens. Vandy attribue cette citation à Michel : « Il n'en a eu connaissance que depuis quelques semaines, à ce qu'il paraît. Il a eu le formidable courage, pendant trois jours, de n'en rien dire à sa femme, mais quelle crucifixion (sic)... Il s'enfonce avec préméditation dans un tas de besognes littéraires, pour oublier ce qui le navre. Combien je le comprends ! » En réalité, les deux premières phrases de cette citation sont de Marcel Wyseur, les deux dernières de Michel.

Les lecteurs que ce genre d'erreurs ne dérange pas et qui n'ont pas connu Jeanne prendront probablement plaisir à lire cette vie romancée du couple Ghelderode, ce roman feuilleton réhabilitant Jeanne, dont Michel ne parle guère dans ses lettres et ses interviews. Jeanne me confia un jour combien ce silence l'a fait souffrir, que bien des visiteurs, dont l'Américain Samuel Draper, furent étonnés d'apprendre que Michel de Ghelderode était marié. Je consacre dans l'introduction de mon tome X plusieurs pages au fait que le dramaturge y parle beaucoup plus de son épouse que dans les tomes précédents, parce qu'elle le soigne avec un dévouement on ne peut plus admirable, mais aussi parce qu'elle est jalouse des amies auxquelles son mari s'attache beaucoup à la fin de sa vie (Madeleine Gevers, Marie-Paule Poncin, Suzanne de Giey et, surtout, l'Américaine Renée Claire Fox). La réapparition de Madeleine Malfaire, son amie de jeunesse devenue Madeleine Gevers par son mariage avec Albert Gevers, la bouleversa très fort.

Jeanne me confia que c'est à cause de cette réapparition, à la fin de 1956, qu'elle attrapa son goitre. Peut-être pensait-elle que Michel était le père d'Émilie (Lily) Gevers. Quoi qu'il en soit, le bruit courait. Madeleine mourut le 15 mars 1996. Quelques jours plus tard, Jean Tordeur me demanda si je savais que la mère de l'enfant de Ghelderode venait de mourir...

Dans l'introduction de mon tome X, je cite quelques lignes d'André Reybaz, le découvreur, en 1947, avec sa compagne Catherine Toth, du théâtre de Ghelderode. Je lis ce petit dialogue, qui rappelle infiniment mieux que *Jeanne et Michel* la veuve telle que je l'ai connue et beaucoup fréquentée. Il figure dans *Têtes d'affiche*, recueil de souvenirs publié en 1975 :

Le petit cousin du très noble Don Quichotte à la triste figure et au cœur immense » est flanqué de son inséparable Sancho Pança, Jeanne, son épouse. Ronde ménagère dont rien ne peut altérer la placidité, la serviabilité. Ses braves grosses bourdes ne provoquent jamais l'ombre d'une gêne, d'un reproche, chez son mari ; il l'écoute gravement, semble opiner et repart harmonieusement vers ses sommets :

– Ma mère était une conteuse exceptionnelle...

– Ça oui, bavarde et tout, gare ! On ne pouvait plus l'arrêter.

– Oui, elle avait beaucoup à dire. Dépositaire de la mémoire d'un peuple.

Parmi ses nombreuses histoires...

– Pas nombreuses, Michel. Elle répétait toujours la même chose.

– Oui, elle avait un sens magique. La litanie catholique, l'incantation africaine créent par l'obsession répétitive un état de grâce. D'instinct, elle avait retrouvé ce charme. C'est elle qui me narra le destin d'une étrange fille dont je fis mademoiselle Jaïre...

– Ah ! la fille de l'épicier, une drôle, une pas bien propre. Elle en a fait tourner, celle-là.

– Oui, il y eut force tournolements de signes sur cet être. Un mystère aigu l'enveloppait...

– Dis, une fois voir, c'était plutôt les bras des clients qui l'enveloppaient.

– Oui, un être doué de pouvoirs dangereux, dont on n'a jamais percé le secret.

– Allez, Michel, moi je vais te percer quelque chose, c’est l’heure de ta piquûre. Viens.

Et il suivait cette bonne infirmière dont la tendre vigilance préservait sa flamme de vie.

J’en viens à la raison principale pour laquelle je parle ici de *Jeanne et Michel* de Josyane Vandy. Son dernier chapitre, le 23^e, s’intitule « *J’ai tant pleuré...* » (entre guillemets), titre suivi de neuf pages dans lesquelles la journaliste donne la parole à Jeanne, qui évoque, entre guillemets, mais sans indication de la moindre source, les dix-huit années qu’elle a passées sans son mari. Je transcris les paroles que Jeanne me consacre :

Il y a un an, un jeune professeur, Roland Beyen est venu me présenter sa thèse. Je lui avais donné libre accès à tous les documents, une faveur que je n’ai offerte à personne d’autre. Je lui faisais confiance. Il m’a trahie. Il ne m’a pas soumis le brouillon de son travail. Peur que je le corrige, le censure ?... Qu’on écrive la vérité sur Michel, cela ne me dérange pas, mais je suis allergique aux bêtises qu’on risque de faire circuler. Je protège sa mémoire et... la mienne. J’ai fichu Roland et sa thèse à la porte. Je n’ai pas voulu la lire. Ce qu’on m’en a dit m’a suffi. Il gonfle trop l’influence de Julien Deladoès sur Michel. Comme s’il était le détonateur de son art. Jeunes, il est vrai, ils étaient amis. Deladoès lui a fait découvrir une littérature, une peinture érotiques que Michel, vu son éducation religieuse, ignorait. Mais quand Michel est devenu célèbre, Deladoès en a pris ombrage. Il lui a envoyé des lettres anonymes, l’a calomnié, sali... De toute façon côté écriture, il ne lui arrivait pas à la cheville. Ce n’était qu’un pauvre type, finalement !

Je reproche aussi à Roland — peut-être à tort, qu’il me pardonne ! — d’avoir flamandisé Michel qui n’écrivait pas un mot de flamand. Il donne trop d’importance au rôle du *VVT*, même si je reconnais que, sans lui, il n’aurait peut-être pas écrit les chefs-d’œuvre que sont *Barabbas*, *Pantagleize* ou *Sortie de l’Acteur...* Il a écrit pour le théâtre flamand des pièces sur commande, comme il l’aurait fait pour n’importe qui, mais il appartient à la littérature française. Quand on parle de lui comme d’un grand écrivain flamand, je bondis. Si, pour les journalistes français, ce terme tient du folklore, pour nous, il a un tout autre sens.

Michel a été opportuniste ? C'est vrai. Et cela a pu causer pas mal de malentendus, mais comment le lui reprocher ? Il voulait être joué... n'est-ce pas le vœu de tous les dramaturges ? [...] Roland, surtout, m'a frustrée. Ce garçon est talentueux. Il avait, me semble-t-il des intuitions géniales... J'en attendais tellement. À diverses reprises, d'autres ont intercédé pour lui, pour son retour. Je suis restée intransigeante. Trop ? Me suis-je enfermée dans mes vieilles certitudes, les torts qu'on avait causés à Michel toute sa vie ? L'avenir, un avenir où je ne serai plus, le dira peut-être...

Je laisse à mes vrais lecteurs le plaisir de constater combien ces propos attribués à Mme de Ghelderode et probablement tenus par elle sont inexacts. Ce qui m'étonne, c'est que Josyane Vandy n'ait pas utilisé, ou signalé dans une note, ce que j'ai déjà répondu en 1987 au reproche de Jeanne qui, dans une lettre du 7 mars 1979 adressée à Gianni Nicoletti et publiée par celui-ci en 1985, confie que je l'ai « trahie » et qu'elle « a rompu tout contact » avec moi. Dans l'Introduction de ma *Bibliographie de Michel de Ghelderode*, j'écris que mon collègue italien « aurait pu ajouter que si en 1971 elle a “rompu tout contact” avec moi, c'était parce j'avais refusé jusqu'au bout de lui soumettre le manuscrit de *Michel de Ghelderode ou la hantise du masque*, qu'elle n'avait que trop tendance à censurer : elle ne m'interdisait pas seulement de parler de Julien Deladoès, mais également de la sœur de son mari — qu'elle prétendait morte — et de bien des amis qui “étaient devenus des ennemis” ou qui l'avaient “trahie”. Elle exigeait en plus que je passe sous silence les rapports de son mari avec la Flandre, la politique, la religion, les femmes, les Juifs, etc. Une fois la thèse parue, elle n'en a coupé que les vingt premières pages et, plutôt que de me faire savoir en quoi je me trompais, elle a basé son verdict sur des témoignages oraux de son entourage immédiat et sur des insinuations écrites de ses correspondants étrangers. » Ce que Nicoletti n'a pas ajouté, Vandy aurait dû le faire.

Pour le reste, je me contente de répéter que Ghelderode revendiquait l'étiquette d'« écrivain flamand de langue française » et j'essaie de résumer mes rapports avec sa sœur et avec Deladoès.

Dès que Mme de Ghelderode me « donna libre accès à tous ses documents », je me précipitai sur les manuscrits pour y chercher les dates de rédaction dont

j'avais besoin pour situer le dramaturge dans l'histoire du théâtre français. Je n'avais nullement l'intention de publier un jour sa correspondance, mais je lus les lettres qu'il avait reçues et je notai les noms et les adresses de ses correspondants les plus importants dans l'espoir de découvrir des renseignements intéressants dans les missives qu'il leur avait adressées.

Je ne trouvai qu'une seule lettre de la sœur de Michel. Je demandai son adresse, mais Jeanne me répondit qu'elle était décédée. Je ne la crus pas, car je ne trouvais pas la moindre preuve de ce décès. Un jour, un des correspondants racontait qu'il avait vu Germaine Martens au Coq-sur-Mer, où elle vendait de la « crème glace » dans un « cagibi ». Le 13 août 1964, je me rendis à De Haan, où je découvris trois de ces « cagibis ». Je choisis celui dont la vendeuse était suffisamment âgée pour pouvoir être la personne que je cherchais. Je commandai une glace et demandai : « Madame, vous ne seriez pas la sœur de Michel de Ghelderode ? » « Mais oui, Monsieur », me répondit-elle. Ce dialogue fut le début d'une très bonne entente, dont je ne soufflai mot à Jeanne, jusqu'au jour où celle-ci rencontra sa belle-sœur, qui lui demanda « Comment va Roland ? ». « Vous connaissez Roland ? », répondit Jeanne, étonnée. Et elle me reprocha vivement d'être cachottier.

Quant à Deladoès, je fis des efforts désespérés pour le dépister car Mme de Ghelderode m'avait offert sept dessins, une estampe et une petite peinture sur bois signés J. Doès ou Julien de la Doès, qui avaient orné pendant quelques années les murs de leur maison et qui m'avaient beaucoup frappé par leurs affinités avec certains dessins d'Ensor. En plus, j'avais trouvé dans un de ses dossiers une fiche sur laquelle son mari avait noté en 1954, en vue des *Éphémérides* de ses *Entretiens d'Ostende* : « 1915 – rencontre du littérateur excentrique et antiquaire Julien de la Doès, baudelairien et huysmansien, très féru d'Ensor, qui collectionne des cires, des masques et des estampes de la Révolution française. Révèle à Ghelderode, outre l'œuvre d'Ensor que le jeune écrivain avait déjà détectée au Musée Moderne, la littérature curieuse et les graveurs non conformistes : Rops, Beardsley, Daumier, (Jules De Bruycker), Lautréamont, Petrus Borel, Villiers, Barbey d'Aurevilly, (Wilde), Jarry, (Corbière), (Laforgue) etc... Entraîne Ghelderode à Paris au lendemain de la guerre (1919). *La Flandre Littéraire* publiera de cet auteur un cahier spécial contenant : *La diabolique aventure de l'adolescent au masque violet* [sic

au lieu de *La séculaire aventure de l'adolescent au masque violet*] – dédiée à Ensor. » J'avais montré cette fiche à Mme de Ghelderode, mais elle l'avait furieusement déchirée, m'interdisant de fréquenter ce « méchant homme ». J'avais heureusement copiée la fiche et je redoublai de zèle pour retrouver le personnage.

J'y réussis en mars 1964. Il ne possédait plus aucune missive de son vieil ami Ghelderode, mais il me donna l'adresse du bouquiniste-collectionneur, Christian-D. Macoir, qui les détenait. Celui-ci me les vendit, m'accordant « de grandes facilités de paiement ». Il s'agissait de 35 lettres et cartes échelonnées du 2 avril 1919 au 15 février 1928, dont 24 ou 25 antérieures à la missive la plus ancienne que je connaissais à ce moment. Le jeune Ghelderode y vouait à son ami, de onze ans son aîné, une affection particulièrement vive. Le 16 avril 1919, par exemple : « Quand un de nous deux sera mort, quelle navrance aura le survivant en songeant à ces temps de si étroite communion. Et il n'y aura pas un amour de femme qui nous laissera semblable tristesse. » Il y exprimait également une profonde admiration pour l'homme de lettres et pour le plasticien. Le 24 juillet 1920, il lui fit savoir : « Sache vite que j'ai reçu ton hallucinant dessin qui fut pour moi plus qu'un livre, plus qu'un musée. Quelle superbe et ironique vision. C'est plus fort qu'Ensor, plus magistral que Breughel. [...] Toi que je regarde comme un génie très puissant, de vieille race, et méconnu des canailles, je t'envoie mon salut fraternel, car tu es l'aîné, le plus fort, et l'éducateur de ma pensée. » Je ne parlai pas de mon acquisition à Mme de Ghelderode, mais si elle avait lu les quinze pages que je consacre dans ma thèse à Deladoès, elle aurait constaté que j'étais loin de penser qu'il « arrivait à la cheville » de son mari et que je n'avais pas omis de signaler qu'en 1950 celui-ci avait traité de « performance cacographique » *La séculaire aventure de l'adolescent au masque violet*, qu'il qualifiait en 1928 de « pages, les plus pures, les plus parfaites qui aient été écrites depuis bien longtemps en ces Flandres », de « non seulement le plus bel hommage qu'on ait jamais rendu à Ensor, mais aussi aux lettres de ce pays, et même de l'époque ».

Je ferme ma trop longue parenthèse sur *Jeanne et Michel. Ni moi sans toi ni toi sans moi* et j'en reviens à la publication de la correspondance. Dans l'Avant-propos de *Michel de Ghelderode ou la hantise du masque* de 1971, je présentais cet « Essai de biographie critique » comme le « premier volet d'un triptyque ghelderodien », suivi

« dans un proche avenir » d'une *Étude chronologique de l'œuvre* et accompagné d'une *Bibliographie de Michel de Ghelderode*. En 1971, je n'avais donc nullement l'intention de publier la correspondance de Ghelderode, bien que je citais dans ma thèse de nombreux extraits des quelque 4 000 lettres et cartes que j'avais déjà dépistées. Je ne conçus cette idée qu'en 1980, six ans après avoir publié à Paris, le 6 mai 1974, dans la collection « Théâtre » des Éditions Seghers, une synthèse de mon *Étude chronologique de l'œuvre*. Ce *Ghelderode* a failli être ma toute dernière publication. Le 16 décembre 1973, alors que j'étais en train de le parachever, l'échéance étant fixée irrévocablement au 31 décembre, je fus victime d'un grave angiome cérébral, dont je fus opéré à Zurich, le 16 août 1974, par le professeur turc M. Gazi Yaşargil, « le pape des neurochirurgiens », qui me donnait quatre chances sur dix d'en sortir indemne.

Je pus néanmoins reprendre mes cours à la KU Leuven à partir du 4 novembre. Je croyais en avoir définitivement fini avec Ghelderode, mais il ne tarda pas à me reconquérir. J'appréciai tellement *Fastes d'Enfer*, créé le 11 octobre à l'Ancienne Église Saint-Nicolas de Neder-over-Heembeek, que j'invitai Martine Wijckaert à venir nous parler de sa mise en scène. Elle nous fit un cours enthousiaste, brillant, magistral. En janvier 1976, je fis venir à Louvain le *Christophe Colomb* (en néerlandais) du metteur en scène roumain Dinu Cernescu et celui (en français) de Nele Paxinou, d'origine grecque, pour montrer aux étudiants qu'un même texte pouvait inspirer des spectacles très différents. En mars 1978, je fus tellement enthousiasmé par *Escorial* de L'Atelier du Spectacle, la compagnie fondée par Jean-Paul Humpers en novembre 1977, que j'acceptai de l'accompagner à Palerme où se tenait, du 15 au 19 mars, une « Settimana Ghelderode ». J'y vis deux autres *Escorial*, en italien, ainsi qu'*I Cani*, pantomime tirée d'*Escorial* et d'autres œuvres dont *L'École des Bouffons* par le Studencki Teatr Pantomimy « Gest » de Varsovie. J'y fis la connaissance de Silvio Benedetto, peintre et metteur en scène argentin, que je suivis à Rome où, fou de Ghelderode, il reprit le 14 avril, avec son Teatro Autonomo di Roma, sa mise en scène d'*Escorial* et de *L'École des Bouffons*.

Redevenu ghelderodien, je rédige pendant l'été 1978 le catalogue *Michel de Ghelderode ovvero la commedia delle apparenze* du Congrès international *Michel de Ghelderode e il teatro contemporaneo*, qui se déroule avec le plus grand succès au

Palazzo Ducale de Gênes du 22 au 25 novembre 1978, organisé avec ma collaboration par Venanzio Amoroso, maître assistant à l'Université de Gênes, et réunissant plus de trente chercheurs et metteurs en scène appartenant à quatorze pays différents. Le 24, ils fondent la Società Internazionale di Studi su Michel de Ghelderode et m'élisent président, à l'unanimité.

En septembre-octobre 1979, je rédige le catalogue *Michel de Ghelderode ou la Comédie des apparences* de la grande exposition qui aura lieu au Centre Georges-Pompidou du 27 février au 7 avril 1980 et qui sera reprise à la Bibliothèque royale de Belgique du 26 avril au 14 juin. Entre temps je prends plusieurs fois l'avion pour Gênes et j'écris des dizaines de lettres pour essayer de concilier Gianni Nicoletti, vice-président, et Venanzio Amoroso, administrateur. Fatigué et découragé, je finis par persuader les membres italiens de l'opportunité de transférer le siège à Bruxelles. Le 18 janvier 1980, la Société italienne est dissoute et s'appelle désormais Société Internationale des Études sur Michel de Ghelderode.

Le 23 janvier, Jean-Pierre De Handschutter, Louis Musin, Jean Van Kerkhove, dit Jean Francis, et Jean Warmoes fondent l'association Les Amis de Michel de Ghelderode. Le 29 mai, De Handschutter m'envoie un exemplaire du *Moniteur* du 27 mars qui m'apprend que ces fondateurs se sont nommés administrateurs et en ont nommé quatre autres : Roland Beyen, José Géal, Nicole Hellyn et Robert Van den Haute, « qui acceptent, lesquels ont désigné entre eux, en qualité de Président : M. Musin ; Vice-présidents : MM. Van Kerkhove et Warmoes ; Secrétaire général : M. De Handschutter ». On ne m'avait nullement demandé mon accord.

Je ne réagis pas à l'envoi du 29 mai parce que le 27 janvier, ignorant tout de la fondation des Amis de Michel de Ghelderode, j'ai créé avec Jean-Paul Humpers la Fondation Internationale Michel de Ghelderode, fusion de la Société Internationale des Études sur Michel de Ghelderode et de L'Atelier du Spectacle, avec (selon *Le Moniteur* du 16 octobre) Jean-Pierre Van Tieghem, président ; Jean Florence, vice-président ; Michel Janssens, administrateur délégué ; Jean-Paul Humpers, directeur artistique de la Compagnie Michel de Ghelderode ; Roland Beyen, directeur de la Société Internationale des Études sur Michel de Ghelderode ; Roland de Bodt, directeur du Service de diffusion et de promotion.

Le 6 juin a lieu, à l'Hôtel Communal de Schaerbeek, la séance d'ouverture. Nous y présentons *Michel de Ghelderode et le théâtre contemporain*, les Actes du Congrès international de Gênes, que j'ai publiés avec l'aide de Michel Otten, ainsi que *Ghelderode*, Bulletin de la Fondation Internationale, périodique trimestriel n° 1, juin 1980, presque entièrement rédigé par moi-même : un article général *Michel de Ghelderode (1898-1962)* et un article, en néerlandais et en français, sur l'histoire et sur les projets de *La Société Internationale des études sur Michel de Ghelderode* au sein de la Fondation. Ce beau périodique trimestriel ne connaît malheureusement qu'un seul numéro parce que la Fondation Internationale Michel de Ghelderode rend l'âme au bout de deux années. C'est moi qui lui porte le coup de grâce le 26 novembre 1981. Je raconterai les aléas de cette pénible histoire dans mon grand *Making of*. J'essaie de la résumer ici.

Le 8 juillet 1980, De Handschutter envoie les statuts de l'ASBL Les Amis de Michel de Ghelderode à Berthe Delépinne et lui confie que Jeanne de Ghelderode, « logée chez sa nièce [Mme Marchant-Gérard] qui la soigne de son mieux [...] serait heureuse, s'il n'y avait la "Fondation" que l'on vient de créer ». Et il ajoute au sujet de la Fondation Internationale : « Les animateurs tentent tout pour démystifier la légende, s'emploient à "flamandiser" l'écrivain, ce qui inquiétait déjà Ghelderode de son vivant. Suite à la séance du 6 juin 1980, il y eut de nombreuses "proses" dans la presse flamande (quasi rien dans la presse francophone) qui veulent à tout prix faire de Ghelderode un écrivain flamand (Gallimard aurait publié des traductions !!!) et qui évoquent les ennuis — non fondés — d'après-guerre. [...] Madame de Ghelderode ne cautionne absolument pas cette fondation. La seule association qui a tout son appui est l'ASBL "Les Amis de Michel de Ghelderode" que nous avons fondée le 23 janvier 1980 et qui va démarrer en septembre. »

Le 26 mars 1981, Jean Francis me demande de collaborer aux manifestations de l'année Ghelderode 1982. Je lui réponds que je subordonne ma collaboration à deux conditions : la fusion de la Fondation Internationale avec Les Amis et l'autorisation de Mme Marchant me permettant de publier un choix de la correspondance de son oncle. Quelques jours plus tard, Francis me fait savoir que Mme Marchant et Les Amis acceptent mes deux conditions. Le 17 avril, j'ai la joie, lors d'une réunion organisée par Francis, d'entendre Mme Marchant elle-

même marquer son accord avec la fusion et avec mon édition de la correspondance. Le lendemain, je commence à négocier la fusion.

Le 21 mai 1981, lors d'une réunion des deux conseils d'administration, a lieu l'installation, après un vote sans équivoque, du conseil d'administration de la *nouvelle* Fondation Internationale Michel de Ghelderode : Jean-Pierre Van Tieghem, président ; Jean Warmoes et Jean Florence, vice-présidents ; Michel Janssens, secrétaire général ; Jean Francis : administrateur délégué et trésorier ; Roland Beyen, directeur de la Société d'études ; Jean-Paul Humpers, directeur de la Compagnie Michel de Ghelderode ; Jean-Pierre De Handschutter, directeur du Service de diffusion ; Mireille Gilson, directrice du Service de promotion ; Daniel Dejean, directeur de la Coordination technique ; José Géal, directeur du secteur Marionnettes ; Robert Van den Haute, Nicole Hellyn et Edith Schade, administrateurs.

J'assiste par la suite à toutes les réunions et j'aide Francis de mon mieux, mais le 12 novembre, je constate avec stupéfaction que, six mois après que les deux associations ont fusionné, l'Administrateur délégué et trésorier de la nouvelle Fondation Internationale Michel de Ghelderode continue à envoyer aux pouvoirs publics des documents au nom de la « Fondation Internationale Michel de Ghelderode en collaboration avec l'ASBL Les Amis de Michel de Ghelderode ». La réunion du 21 mai, comme toutes celles qui l'ont précédée et suivie, n'a donc servi à rien. J'en ai assez de perdre mon temps à concilier d'abord les amis italiens de Ghelderode, puis ses amis belges. Le 26 novembre, je demande au président et aux membres du conseil d'administration de la Fondation Internationale Michel de Ghelderode de me décharger de l'organisation scientifique et de la présidence du Colloque 1982 et de ma fonction de directeur de la Société d'études. J'ajoute que je participerai aux manifestations du 20^e anniversaire de la mort du dramaturge en publiant enfin la *Bibliographie de Michel de Ghelderode* que j'annonce depuis... 1971, ainsi que le tome I de la *Correspondance*. Le 20 décembre, Jean-Paul Humpers écrit au président de la Fondation : « Suite à la décision prise par "Les Amis de Michel de Ghelderode" de ne pas entériner la fusion décidée en mai dernier, et suite surtout à la démission de Roland Beyen, j'estime que la participation de ma compagnie à la Fondation perd son sens. [...] En conséquence de quoi, je vous prie d'accepter ma démission. » Il décide toutefois de reprendre

l'ancienne Fondation Internationale Michel de Ghelderode. Le 28 septembre 1983, il me fait demander par son « administrateur » J.-P. Van Loo de lui faire savoir « sous huitaine » si j'accepte ou non la fonction que j'y assumais par le passé. Le 13 octobre, je lui réponds : « Il y aura bientôt deux ans que j'ai démissionné des fonctions que j'assumais dans le conseil d'administration de la Fondation Internationale Michel de Ghelderode. Le 26 novembre 1981, j'ai expliqué dans une lettre adressée au président et à tous les membres du conseil les raisons de ma démission. Les graves ennuis de santé (et autres) que j'ai eus depuis ne sont pas de nature à me faire revenir sur ma décision, que je vous prie donc de bien vouloir considérer comme irrévocable. J'espère continuer, par mes recherches et par mes publications, à mieux faire connaître l'œuvre de Ghelderode qui n'a jamais cessé de me passionner, mais je suis écœuré à tout jamais de toutes les associations ghelderodiennes dont j'ai jamais fait partie. »

Peu après le 26 novembre 1981, j'avais repris le projet *Ghelderode épistolier* que j'avais lancé en octobre 1980 avec l'aide du Fonds de Recherche de la KU Leuven et du Fonds National de la Recherche Scientifique, avec l'intention d'en publier le tome I dans le courant de l'année Ghelderode. Le 23 octobre 1982, j'avais exposé longuement au colloque *Michel de Ghelderode dramaturge et conteur*, présidé à l'ULB par Raymond Trousson, l'intérêt de ce projet, ainsi que ma méthode de travail. J'avais annoncé dans cette communication, intitulée *Ghelderode épistolier*, la bonne nouvelle que les éditions Labor acceptaient de publier dans leur collection « Archives du Futur », dirigée par Paul Emond, « une sélection aussi généreuse que possible » de lettres de Ghelderode et j'avais précisé avec une touchante naïveté : « c'est-à-dire un minimum de sept volumes de 400 pages environ, au rythme d'un volume par an à partir de 1983 ».

Le tome I parut le 27 novembre 1991. Dans l'Introduction, j'attribuai ce retard de neuf ans au fait que Ghelderode avait écrit beaucoup plus de lettres que je ne pensais en 1982 et au fait que « les plus anciennes surtout » étaient « infiniment plus difficiles à trouver ». Je ne m'attarde pas ici à ces deux causes, évidentes. Il y en eut une autre, plus grave.

Bien que Mme Marchant-Gérard, « seule mandataire des héritiers de Michel de Ghelderode », m'ait accordé en mars 1981 l'autorisation (écrite le 1^{er} février 1982) de publier la correspondance de son oncle, Jean-Pierre De Handschutter

essaie par tous les moyens de l'en dissuader. Le 21 janvier 1982, la mandataire nous convoque pour essayer de trouver une solution. Je possède à ce moment des copies de plus de 6 000 lettres de Ghelderode. De Handschutter n'en a que quelques centaines. Au bout d'une longue discussion, il m'accorde le droit de publier la correspondance à condition que j'annonce celle-ci, dès le tome I et quel que soit son apport, comme « établie, présentée et annotée par Roland Beyen, avec la collaboration de Jean-Pierre De Handschutter ». Il explique que s'il revendique le titre de « collaborateur », c'est parce qu'il possède un *privilege* signé par Mme de Ghelderode, daté de 1975 et qui fait de lui la seule personne autorisée à éditer la correspondance. Le 24 janvier, je lui fais savoir que je refuse de m'engager à employer cette formule sans savoir en quoi consistera cette « collaboration » et que je doute très fort que son apport puisse être de nature à justifier la formule qu'il exige. Je répète ce que je lui ai dit devant Mme Marchant : « Ou bien, malgré ton privilège, tu me permets de faire l'édition de la correspondance conformément aux principes que j'ai exposés dans ma lettre du 18 décembre à la SABAM et que Mlle Schepens a communiquée à Mme Marchant ; ou bien tu te sers de ton privilège pour m'en empêcher. Dans le premier cas, je me propose (et te propose) de te remercier chaleureusement, dans l'Avant-propos de chaque volume, d'avoir eu l'amabilité de me donner carte blanche malgré le privilège dont tu disposes. Dans le second cas, je te cède la responsabilité d'établir l'édition toi-même et je te souhaite le courage de consacrer de longues années à refaire mon travail ainsi que la chance de trouver, lorsque tu seras arrivé au bout de tes peines, un éditeur prêt à publier, comme les "Archives du futur" en ce moment, six à huit volumes de 400 pages environ. » J'ajoute que je m'étonne qu'il n'ait pas apporté son privilège chez Mme Marchant et qu'il n'en ait jamais fait état avant. Le 6 février, il me répond : « Permets-moi de te signaler que ce document n'intéresse qu'une personne, en l'occurrence Mme Marchant, et personne d'autre. Tu sembles enfin faire peu de cas d'un document signé par Jeanne de Ghelderode pour des raisons évidentes pour elle. J'allais oublier que par le passé, tu as également fait peu de cas de son opinion et de ses souhaits. » Il conclut : « Afin de t'être agréable, d'œuvrer de la meilleure manière pour Ghelderode, et aussi pour que "tu n'abandonnes" pas ce dernier — chanson de plus en plus connue — je suis disposé à m'effacer devant toi et ne vois aucun inconvénient à ce que tu publies la correspondance, sous réserve

des conditions ci-dessous : a) qu'avant "bon à tirer" et pour chaque volume, un jeu d'épreuves soit soumis à Madame Marchant et à moi. Je souhaite, en effet, aller jusqu'au bout des engagements moraux pris avec Jeanne de Ghelderode. C'est une de mes faiblesses que de respecter la mémoire d'une personne défunte. b) que les éditions "Archives du Futur" consultent l'un des deux établissements d'imprimerie que je dirige, à savoir Imprimerie Chalot et Imprimerie du Marais, très bien équipées pour la fabrication de ce genre d'ouvrages que je suis disposé à réaliser aux meilleures conditions. » Le 19 février, je réponds que j'accepte ses deux conditions et que je lui soumettrai par écrit, comme il le propose généreusement, « mes questions relatives à ma *Bibliographie* (que l'académie publiera en octobre à condition d'en avoir le manuscrit complet avant fin mai) et à la *Correspondance* (dont le tome I devrait lui aussi sortir pendant l'année Ghelderode) ».

Comme le 3 février, lors de la conférence de presse sur l'année Ghelderode, Raymond Trousson m'a proposé d'intervenir auprès de l'Académie pour qu'elle publie encore en 1982 ma *Bibliographie de Michel de Ghelderode*, le 12 mars, je fais savoir à De Handschutter que, n'ayant plus aucune aide pour la *Correspondance*, j'ai décidé de ne plus m'occuper que de la *Bibliographie*, et je lui envoie une longue liste de questions concernant le sort des textes de Ghelderode que j'avais consultés chez Mme de Ghelderode et partiellement photocopiés, mais que je ne retrouvais ni au Musée de la Littérature ni à la Réserve précieuse de l'ULB.

Le 29 avril, De Handschutter m'envoie un premier relevé des dossiers qu'il a déjà ouverts et m'invite à venir consulter chez lui les dossiers qui m'intéressent. Je le fais deux ou trois fois, mais la mort de ma mère, le 4 avril, et celle de ma brillante assistante et amie Linda Vidts, le 13 mai, m'affectent tellement que je n'ai plus le courage de m'occuper ni de la *Bibliographie* ni de la *Correspondance*. Je me sens tellement mal que le 14 août, je rédige à Nieuport-Bains un testament que j'ai retrouvé, mais dont je n'ai pas le temps de parler ici. Le **22** octobre, je préside la première journée du colloque Ghelderode à l'ULB et le lendemain, j'y présente ma communication *Ghelderode épistolier*, dont la rédaction m'a épuisé.

Le dimanche 6 mars 1983, je m'occupe enfin des huit mémoires de licence que je dirige mais que j'ai mis en veilleuse à cause de l'année Ghelderode. Je suis tellement fatigué que j'ai besoin de faire une sieste, mais au moment de me lever, je souffre brusquement de terribles vertiges. Je téléphone au professeur Jan Gybels,

neurologue, qui me dit qu'il doit s'agir d'une défaillance d'origine toxique, vasculaire ou virale du nerf vestibulaire et que je dois me faire examiner par un O.R.L. Le lendemain, mon fils aîné Gil me conduit à l'Hôpital universitaire, mais l'oto-rhino nous dit d'attendre quelques jours que la crise soit moins aiguë. Le jeudi 10, Gil me reconduit à l'hôpital où le professeur Marcel Norré conclut, après toute une série d'examens, que le nerf labyrinthique de mon oreille droite est si gravement atteint que je ne pourrai plus travailler, sauf tout au plus, à force d'exercices, si on obtient que l'oreille gauche apporte une compensation me permettant de mener une vie supportable.

Le 18 avril, profitant d'une accalmie entre deux crises, je prends le train pour Nieuport-Bains et j'y loue un appartement dans un building sur la digue, « Au grand large ». Contrairement à ce que j'ai espéré, la mer ne me guérit pas, au point que le 20 j'envisage de sauter de mon neuvième étage, mais en me dirigeant vers la porte du balcon, je me vois et me regarde dans la glace. Me trouvant ridicule, peu courageux et injuste, j'éclate de rire et je décide de vivre. Je reprends immédiatement les exercices qu'on m'avait prescrits : tourner sur moi-même comme une toupie, dans un sens, puis dans l'autre. Je le fais pendant des heures, au rythme des valse de Johann Strauss. Je tombe, me relève, recommence. Le lendemain, je me sens mieux. Pour la première fois j'ose faire une petite promenade sur la plage. Je me souviens d'un refrain qui revient régulièrement dans les lettres de Ghelderode lorsqu'il est à Ostende : « Face à l'Infini et cul aux Belgiques académiques, artistiques et littéraires ». Le 4 mai, je retourne à Louvain, où le professeur Norré crie au miracle : mon nerf vestibulaire est sauf.

Après les grandes vacances, je me replonge dans Ghelderode. Le 23 septembre, je rends une première visite à Carlo De Poortere, qui me montre ses collections de gravures de Félicien Rops et de manuscrits d'« écrivains flamands de langue française ». Il me permet de consulter et de photocopier ce qu'il possède déjà de Ghelderode, à condition que je rédige pour lui un catalogue comparable à sa magnifique *Bibliothèque Carlo De Poortere. Verhaeren, Maeterlinck, Rodenbach* parue en 1963. Il ne possède encore que peu de lettres de Ghelderode, mais beaucoup de lettres qui lui sont adressées. Je reconnais immédiatement la plupart des documents qu'après la mort de Jeanne de Ghelderode, je n'ai pas retrouvés, ni aux Archives et Musée de la Littérature, ni à la Réserve précieuse de l'ULB, et que

j'ai en vain demandés à De Handschutter. Je retrouve même les agendas de poche que je lui ai demandés le 6 mai 1981, le jour où il m'a invité à déjeuner au restaurant pour parler de l'année Ghelderode. Il m'avait répondu que les archives de Jeanne ne contenaient pas d'agendas.

Ma joie fut grande, le 23 septembre 1983, parce je savais que Ghelderode notait dans ces petits agendas de poche les dates et les noms des destinataires de presque toutes les lettres qu'il écrivait ou qu'il avait l'intention d'écrire. En 1963, Mme de Ghelderode avait parcouru avec moi une partie de ces agendas, échelonnés de 1927 à 1962, arrachant quelques pages, biffant certains noms, quelques injures. Elle avait fini par me permettre de prendre des notes dans trente de ces trente-trois agendas : ceux des années 1944, 1945 et 1948 « n'existaient plus » et ceux de 1960-1962 « ne parlaient que de maladie ». Comme je n'avais nullement à cette époque l'intention de devenir le biographe de Ghelderode ni l'éditeur de sa correspondance, je m'étais contenté de copier ce qui me semblait utile pour dater des textes. En niant l'existence de ces agendas, qu'il avait vendus au collectionneur courtraisien, De Handschutter a considérablement retardé la publication de ma *Bibliographie* et de la *Correspondance*.

À chacune de mes journées de travail chez Carlo De Poortere, presque hebdomadaires en 1963-1965, je glissais un de ces minuscules carnets dans la poche intérieure de mon veston et je le remettais discrètement en place quelques jours plus tard. Je n'éprouve aucune honte à faire cet aveu parce que je rendais au collectionneur de grands services. Le 3 novembre, par exemple, je lui prouvai que celui qu'il appelait son « marchand habituel » venait de lui vendre une série de documents ghelderodiens à des prix beaucoup plus élevés que ceux demandés par Christian-D. Macoir, dans la « liste à prix marqués éditée au nom de M. De Becker » qu'il m'avait envoyée le 1^{er} juin. Cette liste contenait 50 éditions originales, un lot de 27 lettres et cartes de Ghelderode à Émile Lecomte, directeur de *La Nervie*, 3 manuscrits et 6 « Varia ». De Poortere avait acheté une vingtaine d'éditions, les lettres et cartes adressées à Lecomte, ainsi que les 3 manuscrits. Pour *Vénus*, il avait payé 300 000 francs au lieu de 250 000, pour *Le Club des mensonges* 300 000 au lieu de 200 000, pour *Les Femmes au tombeau* 300 000 au lieu de 225 000. La semaine suivante, il m'annonça qu'en lui apportant cette « liste à prix

marqués », je lui avais fait gagner... 400 000 francs, que Jean-Pierre De Handschutter lui avait remboursés.

Je rendis bien d'autres services à Carlo De Poortere. Son relieur, M. Fryns, collait tous les documents qu'il avait achetés, la plupart à De Handschutter, dans de magnifiques albums en cuir rouge, pêle-mêle. Je persuadai le collectionneur qu'il devait exiger de son relieur qu'il recommence son travail selon l'ordre que je lui proposais, inspiré dans la mesure du possible de ma *Bibliographie* restée en carafe. M. Fryns refit une partie de son travail, en renâclant, mais tint par la suite compte de mes conseils.

Le 24 décembre 1985, M. Hanse m'invite à dîner au restaurant. Après avoir écouté mes aventures et mes mésaventures, mes joies et mes souffrances, il me demande : « Que faites-vous à présent en dehors de ce que vous venez de me raconter et de votre travail à l'Université ? » Je lui réponds : « J'écris un roman. » « Vous avez mieux à faire ! », me lance-t-il. Moi, naïvement : « Quoi ? » Lui : « Mais votre *Bibliographie* ! »

Quelques jours plus tard, le 14 janvier 1986, invité par le professeur Knabe, je fais à Cologne une communication dans le cadre d'un colloque sur Ghelderode. Rentrant avec Raymond Trousson, je lui raconte la réaction de M. Hanse. « Il a raison », me répond-il et me rappelle qu'en 1982 il m'a déjà proposé d'intervenir auprès de l'Académie pour qu'elle publie ma *Bibliographie*. Une semaine plus tard, le 23 janvier 1986 selon mon agenda, je reprends ma *Bibliographie*. Le 6 octobre, je remets le volumineux manuscrit dactylographié à Georges Sion, secrétaire perpétuel de l'Académie, qui m'apprend que le volume doit paraître avant la fin de 1987, après quoi l'Académie perdra l'important subside que le Ministère lui accorde.

Trois mois plus tard, le 5 janvier 1987, ne voyant toujours rien venir, je téléphone à l'Imprimerie Duculot. Le responsable me répond qu'il attend toujours l'autorisation de commencer. Je téléphone à M. Hanse, désespéré. Quelques heures plus tard, celui-ci me fait savoir que le manuscrit est introuvable. Mon épouse Zeef — nous n'avions pas encore d'ordinateur — avait heureusement fait une copie du manuscrit. Le 14, je me rends à Gembloux pour y déposer cette copie. Entre temps, l'un des directeurs de l'Imprimerie a retrouvé le premier manuscrit dans un de ses tiroirs. Je reçois le début de la première épreuve le 13

mars, la fin de la seconde épreuve le 10 novembre. Le volume sort de presse le 18 décembre. Le 19, je me rends pour la 24^e fois à Gembloux, cette fois-ci non pas pour corriger l'imprimeur, mais pour y chercher cinquante exemplaires, dont trente destinés à l'Académie.

Le lendemain, j'entre, très timidement, dans le salon où se tient la séance mensuelle de décembre, et j'y remets un exemplaire dédicacé à chacun des membres présents. Le plus heureux est M. Hanse, qui ne tarit pas d'éloges et me dit : « Maintenant vous vous reposerez pendant trois ans avant de retourner à Ghelderode. »

Ce repos, consacré à des cours, des examens et, pendant les grandes vacances, à la lecture de *Voyage au bout de la nuit* de Céline, de *Belle du Seigneur* d'Albert Cohen, d'*À la recherche du temps perdu* de Proust, des poèmes et de quelques romans d'Hugo Claus, dure non pas trois ans, mais neuf mois. C'est Paul Emond qui y met fin.

Le 30 août 1988, il m'invite à « rediscuter de la publication de la correspondance de Michel de Ghelderode dans la collection Archives du futur » qu'il dirige. Le 21 septembre, il renouvelle son invitation. Le 13 octobre, nous déjeunons ensemble au Café des Beaux-Arts, où je lui promets de « réaliser rapidement le premier volume ». Le 21 juin 1989, je lui promets le volume pour fin novembre, mais en novembre, je lui annonce le manuscrit pour le 8 janvier 1990. Huit mois plus tard, le 17 septembre, il m'écrit : « Peux-tu me faire savoir quand tu me remettras ton manuscrit ? Il faut *absolument* que tu me donnes à présent une date précise et que tu t'y tiennes. J'aimerais que cette date soit rapprochée. » Le 9 octobre, je lui réponds que le 17 septembre « je venais de... couper en morceaux le manuscrit tout entier ». Et j'explique : « Je n'étais pas satisfait de sa structure, sans trop savoir pourquoi, jusqu'au jour, tout récent, où j'ai découvert que mon insatisfaction provenait de la disproportion entre la longueur des lettres et des notes les concernant, mais qu'il suffisait pour y remédier d'introduire une distinction entre *Notes* (concernant directement les lettres) et *Notices* (concernant les correspondants). Je pense que le remède est bon, mais il va évidemment causer un nouveau retard. J'ai travaillé sans arrêt depuis notre dernier entretien dans l'espoir d'être prêt fin novembre, mais puisque tu me demandes *une date précise*, je

crois qu'il est plus prudent, comme je dois encore rédiger l'introduction et faire un certain nombre de vérifications au Musée de la Littérature, d'ajouter un mois, donc vendredi 28 décembre 1990 ou, au plus tard, vendredi 4 janvier 1991 ou lundi 7 janvier (ce qui me permettrait d'y consacrer encore les vacances de Noël). Je ferai tout pour être prêt plus tôt, mais je préfère être prudent. » Le 7 janvier, j'écris à Paul Emond : « Je t'avais juré d'être prêt aujourd'hui. Je le suis presque, mais il me faut encore quelques jours, si possible deux semaines. » Et j'explique pourquoi : « 1) J'ai fait en décembre, pendant que je rédigeais l'introduction, une découverte importante : 22 lettres de Ghelderode de 1919-1921 (que je cherchais depuis des années). J'ai dû les intégrer, tout renuméroter, etc. 2) J'ai constaté que le tome I (1919-1928) devenait trop gros. J'ai donc coupé l'année 1928, ce qui m'a obligé à remanier les notes. » Je ne lui explique pas que ces 22 lettres sont adressées à Hervé Ameels et que j'ai eu besoin de tous mes talents de détective loués par Joseph Hanse pour les dépister.

Intrigué par le fait que le nom Ameels revient une trentaine de fois dans les agendas des années 1927-1931, je demande à Peter Simoens, un de mes anciens étudiants contaminé par ma « ghelderodite », de téléphoner à tous les Ameels figurant dans le bottin d'Anvers et de leur demander s'ils savent qui est Hervé Ameels. La septième personne appelée lui répond qu'elle est une de ses sept filles, mais que sa sœur aînée, Maria, qui habite à Ostende, a reçu tous les papiers de son père, mort en 1960. Peter se rend à Ostende et m'apporte un petit dossier que Maria Ameels avait constitué sur son père, homme d'affaires et écrivain. Le 15 septembre 1990, je vais moi-même à Ostende, Maria Ameels me parle longuement de son père, m'offre quelques souvenirs dont le carnet de son deuxième mariage ainsi qu'une boîte contenant toutes ses décorations civiles et militaires, mais elle m'avoue qu'en 1983, lors de son dernier déménagement, elle a brûlé toutes les lettres qu'il avait conservées. Elle se souvient vaguement que quelques années avant sa mort en juillet 1960, il avait l'intention d'intenter un procès à Ghelderode parce que celui-ci ne lui avait jamais rendu ni payé le très précieux violoncelle qu'il lui avait prêté vers 1920. Trois mois plus tard, je retrouve chez un des avocats de Ghelderode le nom de l'avocat qu'Ameels avait pris en 1960. Cet avocat est décédé, mais sa veuve, très compréhensive, me donne l'adresse de son fils, qui me procure le 16 décembre des photocopies de ces 22 lettres de

mars 1919 à fin 1921 – début 1922. Cette trouvaille me comble de joie, mais m'oblige à remanier une nouvelle fois mon tome I et notamment à renuméroter — sans ordinateur — toutes les lettres et les notes, de sorte que Paul Emond ne reçoit le manuscrit que le 22 janvier 1991 et que ce tome I, annoncé pour l'année Ghelderode 1982, ne paraît que le 27 novembre 1991.

Les volumes suivants se succédèrent à un rythme plus rapide, mais le dernier, promis à plusieurs reprises pour 1998, le centenaire de la naissance de Ghelderode, ne paraîtra, sans nouveaux pépins, que dans quelques mois, avant la fin de 2012, l'année du cinquantenaire de la mort du dramaturge et du cinquantenaire de mes travaux sur sa vie et sa personnalité, dont je bouleversai entièrement les données, et sur son œuvre, dont je reconstituai la chronologie et à laquelle j'ajoutai une partie qui était totalement inconnue : son abondante et fascinante correspondance, révélant qu'il n'était pas seulement un important dramaturge et un conteur passionnant, mais également un épistolier génial. Ce travail, auquel je consacrai cinquante ans de ma vie, ne m'enrichit pas, mais me valut les titres de « pape des ghelderodiens », d'« ange gardien des lettres de Ghelderode », de « bénédictin », de « superman bénédictin », de « titan », de chercheur « prométhéen », de « détective frémissant », etc. Ce travail me valut surtout l'honneur de pouvoir vous donner un bref avant-goût de l'ouvrage que j'espère vous offrir dans quelques mois sous le titre *Pour en finir avec Michel de Ghelderode*.

En relisant ce *Dans les coulisses de la correspondance de Michel de Ghelderode*, je me rends compte que je vous ai surtout parlé de mes retards. Seule ma thèse a paru sans retard, beaucoup trop tôt même, à cause de la scission de l'Université de Louvain. Mon *Étude chronologique de l'œuvre* a paru avec trois ans de retard, ma *Bibliographie* avec seize ans, le tome I de la *Correspondance* avec neuf ans, le tome X avec dix ans, au moins. J'avoue que je ne regrette pas ces retards, surtout pas celle de la *Bibliographie*. Sans la mise à jour de celle-ci, je n'aurais jamais réussi à publier l'essentiel de la correspondance en dix tomes. Il m'aurait fallu multiplier et allonger les notes. Je n'aurais pas pu me contenter de brefs renvois aux numéros de la *Biblio*. On verra, lorsqu'on dépouillera l'*Index* des dix tomes, qu'il est bon d'avoir cette *Biblio* à portée de la main. Je sais que l'Académie dispose encore de centaines d'exemplaires, parce qu'à cause d'une erreur de Georges Sion, Duculot en a imprimé beaucoup trop. Je me demande si l'Académie ne ferait pas bien de baisser

très fort le prix de cette *Bibliographie*, de l'offrir à tous les membres qui n'étaient pas encore immortels le 20 décembre 1987 ou même de l'offrir à toute personne présente à notre séance Ghelderode de fin d'année ou à tout acheteur du tome X et de l'*Index*.

Copyright © 2012 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

Pour citer cette communication :

Roland Beyen, *Dans les coulisses de la correspondance de Ghelderode* [en ligne], Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 2012. Disponible sur : <www.arllfb.be>